Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 85 (1982)

Nachruf: In memoriam Jacques-René Fiechter : 1894-1981
Autor: Bourquin, Francis

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

In memoriam Jacques-René Fiechter

1894 - 1981

Au moment où je commence à écrire ces lignes, une pluie bien installée enferme tout le paysage dans son grisâtre réseau. Et deux vers de Jacques-René Fiechter me reviennent en mémoire :

> L'aube grinçante et grise a refermé sa herse
> Et les chevaux du jour piétinent sous l'averse.

Pluie comparable à celle qui, le 23 juillet 1981, répandait sur le vallon de Saint-Imier une humidité si fraîche et pénétrante qu'elle en arrivait presque à glacer les élans du cœur. Mais ce froid était-il imputable aux seules intempéries ? Réunis, à vingt ou trente, dans l'angle nord-ouest du cimetière de Villeret, au pied de ce grand mur sur lequel j'ai si souvent grimpé à l'âge où la mort n'est pas encore pour nous cette menace secrète suspendue sur chacun de nos instants et chacune de nos entreprises, nous assistions en silence aux retrouvailles du poète avec sa terre natale, devenue dès lors sa demeure définitive. Et tandis que se déroulait, accompagnée du bruit de l'eau sur les feuillages et sur les parapluies, la simple liturgie funèbre, j'évoquais toutes les saisons que, comme moi, mais bien avant moi, le défunt, encore enfant, avait vues mener en ce lieu de repos, du soleil à la neige et des grands vents aux profusions de fleurs, ces rondes contrastées dont son souvenir ne s'est jamais dépris...

Villeret, où il était né le 30 juillet 1894, aura été pour J.-R. Fiechter un persistant point d'attache. A cause de la présence puis de la mémoire de ses parents, qui reposent dans ce même cimetière où il a tenu à venir affronter l'éternité ? A cause d'autres attaches, familiales et amicales, qui y subsistaient, surtout avec une de ses sœurs [1] qui a accompli dans l'industrie de ce village une carrière de femme dynamique et avisée [2] ?

L'explication est plausible, car on sait de quel sens sont pleines les années d'enfance pour des êtres doués d'une sensibilité comme la sienne. Mais, à y bien réfléchir, je la crois incomplète. Les circonstances de sa destinée pourront-elles y ajouter quelque chose ?

Echos d'une existence

Sa formation initiale et décisive, c'est à l'Ecole normale de Porrentruy que Jacques-René Fiechter la reçoit. Décisive parce que, d'emblée, elle l'engage, la nostalgie et certains refus aidant, sur la voie de la poésie. Après une brève et intermittente pratique de l'enseignement primaire — dans lequel j'imagine mal comment il eût pu se sentir à l'aise —, il entreprend d'acquérir, à l'université de Lausanne, une licence ès lettres.

Dès cette période d'études, donc, il se sent et s'affirme poète. Quelques-unes des *Chansons à Miane* datent du séjour à Porrentruy (c'est d'ailleurs dans cette ville, à l'Imprimerie du Jura, que le recueil paraîtra en 1916) ; à Lausanne s'amorcent les premières parties de *Gammes et Préludes* (publiés à Paris, chez Corrêa, en 1930). Mais la critique et l'histoire littéraires requièrent aussi son attention. Divers travaux, publiés ou non, en témoignent : c'est le cas, notamment, d'une thèse sur *Sainte-Beuve et Vinet*, qui lui vaut, outre le titre de lauréat de l'université de Lausanne, un Prix de la Faculté des lettres et le Prix Whitehouse de littérature. Enfin, il est déjà animé, dans ces mêmes années, du besoin de favoriser l'affirmation de la culture romande, d'où son engagement dans le cadre de plusieurs revues [3].

Un tournant dans sa vie : on lui propose d'aller enseigner en Egypte, à Alexandrie. Il y reste plus d'un quart de siècle, y dirigeant l'Ecole suisse, puis professant à l'Université. Là encore, il déploie, à côté de ses fonctions officielles, une riche activité, dont une bonne part est dédiée à la création et à l'animation du « Journal suisse d'Egypte et du Proche-Orient » et à des émissions littéraires à la radio du Caire. Ses mérites dans ce domaine sont couronnés par plusieurs distinctions, émanant tant des autorités françaises que du Gouvernement égyptien. Son œuvre de poète, même si elle n'aligne pas de nombreux titres, n'est pourtant pas négligée durant cette période : au *Rosaire estival*, paru au Caire en 1928, et aux *Gammes et Préludes*, déjà mentionnés, viennent s'ajouter, en 1935, *Les chants du Carmel* (Paris, Corrêa), fruits du dépaysement et d'une profonde crise intérieure.

Rentré en Suisse en 1950, J.-R. Fiechter se fixe à Genève. Choix dicté par les nécessités de l'existence, mais aussi par un souci d'efficacité dans le domaine culturel. Car d'emblée, au-delà de son travail professionnel, il renoue avec tous les milieux où, en Suisse romande, il se passe quelque chose d'important sur le plan artistique et littéraire (et dans cette perspective, il voue un effort systématique à la « défense et illustration » de sa terre natale, à preuve sa présence au sein de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens et de l'Institut jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts, sans oublier l'intérêt passionné avec lequel il a suivi les débats concernant le destin du Jura).

De 1955 à 1980, reprenant ses thèmes favoris et cherchant à les traduire d'une manière de mieux en mieux conforme à son vœu de perfection, il publie tour à tour *Contrepoint*[4], où

> ... d'ébène et de buis, flûtes musiciennes
> Mê(lent) au vent natal
> L'arôme oriental
> Des fleurs égyptiennes,

puis *Quarante chants d'arrière-automne*[5], qui lui valent le Prix des écrivains de Genève, des *Nocturnales*[6], recueil hors commerce édité « pour les amis de l'auteur à l'occasion de la Noël 1966 », *A contre-courant*[7], dans le sous-titre duquel apparaît pour la première fois le terme de « lieds » qui répond chez Jacques-René Fiechter à une longue et lente mise au point de son « registre » poétique propre, et enfin ces *Lieds et chants du Jura*[8], dédiés à son pays natal et au souvenir de quelques très proches amis jurassiens.

J'aurais vergogne à négliger, dans ce trop sommaire rappel des œuvres de J.-R. Fiechter, les textes de chœurs et de chansons qu'il a fournis à différents compositeurs, l'un des plus connus et des plus populaires étant « Terre de calme et de douce plaisance », mis en musique par Paul Miche.

Des images originelles...

Ces quelques « flashes » sur le cours des jours de Jacques-René Fiechter, s'ils illustrent plus ou moins l'attachement du poète à sa terre de naissance, n'expliquent pas en profondeur l'empreinte et l'emprise que Villeret a exercées sur lui. Je crois, pour en être moi-même marqué, en discerner mieux les circonstances et les motifs, que confirment nombre d'échos à travers toute son œuvre. Je me suis déjà exprimé à ce sujet

dans l'*Anthologie jurassienne* (1965 ; vol. II, page 76) ; et, bien que réticent à me citer moi-même, on me permettra de reproduire ici des considérations auxquelles je ne vois rien à changer :

« Géographiquement, déjà, c'est un lieu étroit, dominé d'assez près par des pentes montagneuses assombries de sapins, attristé souvent par la grisaille du ciel et des averses — encore que, par contraste, les beaux jours y rutilent d'éclats envoûtants ; une coupure, c'est vrai, celle des gorges de la Combe-Grède, s'y ouvre au sud, mais elle est encore sauvage dans sa beauté, et bordée de falaises sourcilleuses — si bien que le passage vers ailleurs qu'elle semble proposer va plutôt du côté du ciel.

Socialement, c'était alors aussi un monde assez fermé sur lui-même : voués essentiellement à l'horlogerie et au travail de la terre, les gens s'y trouvaient — sans acrimonie, toutefois, et comme par une force des choses naturelle et acceptée — groupés en classes déterminées (patrons, clercs, ouvriers, paysans), sans parler du fait que les relations avec les localités voisines étaient assez chiches et souvent empreintes de hargne ou de mépris.

Que pouvait devenir, dans ce cadre rigide et passablement austère, sinon hostile, un enfant ou un adolescent sensible ? Il n'avait guère de refuge qu'en lui-même, dans le refus du monde contingent, dans l'exaltation de son moi et de ses rêves, assortis à une interrogation passionnée de la nature. »

Dans une telle perspective, j'imagine aisément J.-R. Fiechter, mêlé aux enfants et aux adultes de son temps, accumuler tout un trésor d'expériences, de sensations et d'observations — un village est un microcosme où « rien d'humain ne reste étranger » à qui lui accorde un regard aigu ! — dont attestent les nombreux souvenirs qu'il se plaisait à évoquer au sujet des gens de Villeret, de leurs gestes et paroles, de leurs choix et attitudes existentiels, et qu'il avait fait projet (l'a-t-il réalisé ?) de rapporter dans une espèce de chronique. Mais je le vois aussi, posté en son belvédère de la rue Neuve, à l'affût du paysage passant de l'ombre à la lumière, d'un ciel souvent mouvementé, des saisons qui tantôt dénudent prés et forêts, tantôt les teintent de jais ou de sinople, les revêtent d'or ou d'hermine — sensible, en un mot, « à l'atmosphère sévère d'un vallon resserré entre deux montagnes aux versants couverts de grands sapins berceurs d'une enfance recluse » [9].

... à leur résurgence

Qu'on ouvre n'importe lequel de ses recueils, on y décèle la présence du pays d'enfance,

> forêts, falaises, rocs étagés sur les champs,
> un ciel fermé, plafond de l'étroite vallée,

où

> ... rien ne (le) défend
> De la houle à l'assaut de (ses) sommeils d'enfant
> Quand s'enflait dans la nuit, en vagues d'épouvante,
> La plainte des sapins ployés sous la tourmente,

mais où, aussi,

> Une poussière bleue impalpable auréole
> Les sommets que le soir dore de son étole

et où

> Ce grand arbre éclatant d'ailes et de murmures
> Semblait prendre le large et, vaisseau de verdure,
> Voguer dans la lumière au-dessus des collines.

La démarche de Fiechter, toutefois, ne se borne pas à décrire, avec une fidèle minutie, les instants et les lieux d'un

> Pays grave et divers,
> (...)
> la neige, l'embellie,
> et le ciel d'ancolie...

Outre « l'endroit », il en veut dire « l'envers ». Entendons par là que, par un jeu secret de correspondances, il assimile au visage apparent du monde le visage secret de son âme. Mieux, ces visages sont pour lui les deux faces d'une seule et même réalité : l'aventure de l'esprit s'inscrit au miroir des choses, d'où elle rejaillit dotée d'une dimension nouvelle. Chaque signe de la nature — arbre, oiseau, ciel, eau furtive, aurore, sourire d'enfant — devient aliment d'un rêve essentiel où l'être se reconnaît dans sa vérité [10] ; et, transcendé dans ce qu'il a de fugitif, l'instant devient élément d'éternité.

Ainsi :

> La gare du village, au gong de fonte grise,
> Bat le secret rappel des forces insoumises,
> Et le train qui s'essouffle à remonter la cluse
> Scande le chant du large à l'enfance recluse.

Ou bien :

> Ta carène, nuage, aux bords de l'horizon,
> Dérive et cède aux flots sa blanche cargaison.
> Mon cœur et ce nuage,
> A vau-l'eau des saisons,

Achèvent leur voyage.
Et tous les deux bientôt,
Ici-bas et là-haut,
Se dilueront, reflets brisés, au fil de l'eau...

Ou encore :

Soleils sombrés, sanglants, au large des étés !
Amour ! ô mer ! ô mort ! ô triple opacité !
Sans remords, sans regrets, ayant tout accepté,
Couler au plus profond de votre obscurité...

Une note d'exotisme

Hôte de l'Egypte pendant tant d'années, Jacques-René Fiechter ne pouvait manquer, tout comme il l'avait été à ceux de son propre pays, d'être sensible aux sites particuliers du pays où il s'était fixé. *Les chants du Carmel* et, plus encore peut-être, *Contrepoint* reflètent la fascination qu'a su exercer sur lui le spectacle de gens et de choses si différents de ceux de chez nous :

Minarets bagués d'or des soirs de Ramâdan,
Rivages d'Agamy où, sur le sable blanc,
Le flot moiré de vert et de bleu fait la roue,
Nil tranquille à l'eau lourde où le buffle s'ébroue,
Souks bigarrés, essaims de couleurs et d'odeurs,
Eucalyptus porteurs de lumières en fleur,
Jeux vifs des yeux, des doigts dans la houle des foules,
Palais neufs d'Aladin et masures qui croulent,
Dissonance, désordre, ardeur, feux tôt flambés...

Mais, ici encore, la réalité visible se double pour lui d'un sens caché, d'un appel à l'être secret, d'une invite à la sagesse. Parmi plusieurs exemples (au nombre desquels « La gitane captive », « L'esclave rivé » ou les vers évoquant la fleur unique de l'aloès), je retiens, comme l'un des mieux achevés dans sa simplicité même, et qui atteste d'une intériorisation la plus juste qui soit :

Abdou, vieux jardinier, dès l'aube tu maries
L'eau chantante à la terre et la terre au soleil,
Et le travail fini, le soir venu, tu pries
Tourné vers l'Orient promis au jour vermeil,
Puis tu t'endors, pareil au Bienheureux d'Ombrie,
Remettant tout à Dieu, sûr qu'après le sommeil
Obscur, la graine humaine, elle aussi refleurie,
Sera grâce et parfum, à l'Eden du réveil...

Il y a du barde chez Fiechter, du narrateur-chanteur des soirs de grande lune. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les quelques longs poèmes qui parsèment son œuvre. Je pense, en particulier, à « L'esclave rivé » et à « La gitane captive », déjà cités, au « Collier » et à cette « Cantate » où s'élève, puissante et large comme « la pulsation de la terre », l'invocation à un

Tilleul ancré profond dans la terre natale,

qui lui est à la fois exemple et confident. Sur un thème simple s'y développe un chant jalonné de reprises, dont l'ampleur de souffle va sans cesse se renouvelant, et où la variété des mètres prosodiques assure au rythme la souplesse adéquate.

D'autres poèmes, moins longs, et même de nature descriptive, suscitent, eux aussi, l'impression d'une poésie comparable, sinon par l'abondance du moins par le climat, à celle des aèdes. C'est vrai de quelques-unes de ses « Images d'Egypte » (« Du haut du Mokâtam... », « Centre infime du cercle... ») ou de textes où les saisons se personnifient, où les sentiments profonds s'assimilent à des scènes de la nature (« Octobre au masque d'or... », « Mes désirs vont broutant... »).

Mais l'effort de J.-R. Fiechter aura été, au long des années, d'aller vers toujours plus de concision et de densité. Sa devise aurait pu être : *Multa paucis.* Une telle volonté de rigueur et de dépouillement entraîne des risques d'artifice et de dessèchement. Le poète y échappe, grâce à la richesse de l'inspiration, grâce surtout à une sensibilité très vive, nourrie aux sources conjuguées de ses origines alémaniques et de sa culture romane. Ce double « ressourcement », comme eût dit Ramuz, l'a conduit à une forme de poésie qui lui est propre : le lied. Il s'en explique lui-même en ces termes : « ... le lied à lire à mi-voix, le lied chantant français, avec son mystère, sa musique et sa nostalgie, s'est imposé tout naturellement à une sensibilité poétique nourrie d'un paysage replié sur lui-même, en dictant peu à peu au répondant l'essentiel des exigences de son message intérieur. »

On trouvera, parmi tant d'autres, l'illustration de cette démarche dans un poème tel que celui-ci :

La brume sur les champs mouillés
rabat le vol lourd des corbeaux ;
et sans repos,
leur appel rouillé,
dans le brouillard en lambeaux,
me ramène à mes tombeaux.

Au gré de dizaines de textes d'une semblable tenue, on reconnaît toujours davantage la pertinence du jugement de Jean Cuttat lorsqu'il écrit que « le lied de Fiechter produit des fleurs à l'étrange, à l'insolite parfum d'amour et de mort, des mélodies dont la résonance de violoncelle incarne le frémissement de la vie vécue quand elle a le privilège d'avoir été d'abord infiniment rêvée [11] ».

Témoignages

Jacques-René Fiechter a toujours eu pour moi quelque chose d'exemplaire. Comme maître à penser ? Pas vraiment, encore que nos sensibilités aient des résonances parentes : ne voyait-il pas en moi, au gré d'une dédicace, celui « qui renouvelle en maintenant » ? Mes modèles d'écriture poétique, je les ai cherchés ailleurs que chez lui ; mais je ne renierai jamais l'émotion qui fut mienne, au sortir de l'adolescence, à découvrir dans *Les chants du Carmel* des poèmes comme celui qui commence par

> Le bel été meurtri n'est plus qu'un souvenir

ou celui qui s'achève par

> Mais qu'un oiseau, soudain, s'envolât de tes champs
> Pour rejoindre en chantant la clarté disparue,
> Et ton âme aussitôt, de son aile tendue,
> Le rejoignait là-haut et reprenait son chant.

La leçon capitale de Fiechter, en ce qui me concerne, touche à l'idée qu'on se fait du rôle de l'écrivain en général, du poète en particulier. Natif du même village que lui, mais son cadet de près de trente ans, j'entendais, enfant, parler de lui, avec une franche ironie quand ce n'était pas avec un mépris plus ou moins voilé, comme d'une « espèce de poète ». Lui-même en était bien conscient, qui s'écriait en 1960, dans un essai consacré à Edouard Tièche et Paul Gautier [12] : « Mais prendre au sérieux la poésie, cette folle du logis, au risque de la voir s'aventurer dans des domaines interdits et d'y entraîner à sa suite quelque tête fêlée, ne serait-ce défier à la fois les normes de la décence et celles de la raison ? » Ce qui est sûr, c'est que, en ce temps-là dans nos régions, le fait de « noircir du papier » ne paraissait pas une occupation des plus honorables, puisqu'elle n'était d'aucune utilité immédiate ni d'aucun rapport matériel. Or, Fiechter m'a enseigné, par son œuvre poursuivie en dépit

de tant d'obstacles et de traverses, l'éminente dignité de l'acte poétique, dans la mesure où, loin d'être « divagations funestes, sornettes, faribo-les », il s'avère quête de vérités essentielles, libération de l'être secret, chant d'âme jusque dans les pires écarts du corps et du cœur...

Quelque chose d'autre encore, dans sa démarche, appelle notre attention. Fondu, au feu de la fidélité, dans le creuset de son vallon natal, son art touche cependant à l'universel. Traduisant l'expérience personnelle d'un homme engagé dans les circonstances de sa province et de son époque, sa poésie rejoint l'expérience, à la fois meurtrie et rayonnante, dérisoire et glorieuse, des hommes de toujours et de partout. C'est pourquoi, à travers une recherche formelle que sous-tend une sûre science du langage et qui s'épanouit en une magie d'images, ses poèmes — ses « lieds » — éveillent et prolongent, dans les ombres et les clartés de notre cheminement quotidien, tant d'échos frémissants et fraternels.

Jacques-René Fiechter, « poète de l'humilité recluse » selon Jean Cuttat, a souhaité, dans un élan qui ne doit rien à l'orgueil, que sa poésie ne s'éteigne pas en même temps que lui :

> Ah ! puisse encore un vers, un seul,
> émouvoir une voix, y retrouvant,
> vivant,
> le message perdu
> d'un être disparu ;
> et j'aurai — cet instant —
> échappé en chantant
> aux arcanes du temps !

Employons-nous à ce que son vœu ne reste pas inexaucé. Le présent hommage n'a pas d'autre objet.

Notes

[1] C'est chez elle que j'ai rencontré pour la première fois J.-R. Fiechter, à l'occasion d'un de ses voyages d'Egypte en Suisse.

[2] C'est d'ailleurs là un trait de comportement qu'on retrouve, d'une part, chez son autre sœur et chez son frère, revenus s'établir dans leur village natal à l'heure de la retraite, et, d'autre part, chez son fils Jean-Jacques (auteur d'une thèse sur *Le socialisme français de l'Affaire Dreyfus à la Grande Guerre)*, qui a poursuivi à Villeret, des années durant, une tâche d'administrateur commercial.

[3] On va retrouver chez lui, à son retour d'Egypte, ce même souci d'une affirmation de notre culture, qui se concrétisera notamment dans la part prise par lui à la création de l'Alliance culturelle romande.

[4] Editions de la Coulouvrenière, Genève, 1955.

[5] Editions de la Coulouvrenière et de la Prévôté, Genève/Moutier, 1962. Avec huit gravures originales en couleurs de Roger Voser.

[6] Imprimerie Robert, Moutier.

[7] Editions littéraires romandes, Genève, 1973. Gravures originales de Roger Voser.

[8] Editions Studer S. A., Genève. Tirage hors commerce et numéroté, 1978 ; édition courante, 1980.

[9] Dans *A contre-courant*, texte liminaire « en guise de préambule ».

[10] « Le rêve a besoin de toutes les sources et les ressources du réel », note Jacques Mercanton à propos de Don Quichotte (« Le siècle des grandes ombres », vol. II, page 10. Editions Bertil Galland, Vevey, 1981).

[11] Préface pour *A contre-courant*.

[12] *Aux sources de notre poésie*, In memoriam Paul Miche. (S.l.n.d.)